48e ANNÉE. — N° 16.962
DIRECTION & ADMINISTRATION: 8, rue de Cheverus, BORDEAUX
AGENCE A PARIS: 8, boulevard des Capucines.
LA PUBLICITÉ EST REÇUE aux Bureaux du Journal, à l'Agence Havas à Paris et à Bordeaux

ABONNEMENTS	3 mois	6 mois	1 an
Gironde et limitrophes	8 50	16f	30f
France et Colonies...	9 »	17f	32f
Etranger.....	10 »	20f	40f

La Petite Gironde

10 c. le numéro — LE PLUS FORT TIRAGE DES JOURNAUX DE PROVINCE — Le numéro 10 c.

MARDI 10 DÉCEMBRE 1918
SAINTE VALÈRE
SOLEIL : lever 7h30; coucher 4h19
LUNE : P. Q. le 11; pleine le 17

L'Entente dans le Levant

Paris a reçu la visite du professeur Masaryk, président de la nouvelle République tchéco-slovaque, venant de Londres et des Etats-Unis. Le même jour, arrivait dans notre capitale, après un voyage à nos villes retrouvées de Lorraine et d'Alsace, l'émir Faïçal, fils du chérif Hussein, qui a été proclamé, en 1916, souverain de l'Arabie. Quelles que soient les diversités de ces deux personnages, le rapprochement s'impose : il nous engage à ne pas oublier, dans cette difficile période de préparation de la paix, que nous devons avoir une politique d'Orient.

L'Allemagne, malgré sa défaite, ne serait pas vraiment vaincue, déclarait hier M. Masaryk, si l'Entente ne restaurait dans l'est de l'Europe un ordre qui ne dérangera rien aux Teutons. Nous en dirons autant des pays qui ressortissaient hier de l'empire ottoman. Le pangermanisme avait cherché de ce côté des marchés privilégiés de matières premières, et des routes contrôlées vers l'Asie tropicale. Il avait réduit les Turcs à un complet vasselage, grâce à la complicité d'une équipe de profiteurs; il avait déchaîné sur la Russie le fléau du bolchevisme, — méthode imprudente, car lui-même n'a rien pu tirer de cette lamentable anarchie.

Laissons de côté, pour aujourd'hui, la question russe; nous aurons à y revenir. Le sort prochain de l'ancien empire ottoman comporte le remaniement profond d'un statut périmé. Les Jeunes-Turcs, par leur folie présomptueuse et leur corruption, ont condamné le régime auquel ils ont assigné le rôle d'une lieutenance du kaiser. Ces jours derniers encore, nous apprenions que les troupes turques, contraintes d'évacuer l'Arménie aux termes de l'armistice accordé par l'Entente, s'étaient livrées à des pillages et massacres furieux. Le retour de ces horreurs doit être désormais impossible; puisque les dirigeants turcs ont dénoncé les amitiés de l'Angleterre et de la France, qui auraient pu les aider à régénérer leur pays, ils sont entraînés dans l'effondrement de leur grand maître : c'est justice.

Il ne peut plus être traité non plus d'une expansion de la Russie en terres naguère ottomanes, car la Russie s'est provisoirement éliminée du cercle des puissantes conscientes et responsables. L'armistice de l'automne dernier a donc posé en principe l'entière liberté des détroits entre Méditerranée et mer Noire, sans rien spécifier d'un changement de souveraineté sur leurs rives; les accords précédents entre les alliés, avaient, au contraire, on s'en souvient, marqué là la place de la Russie. Pour le moment, il suffit à l'Entente que le plan Berlin-Bagdad, — menace contre les Indes britanniques et l'Extrême Orient — soit pratiquement anéanti sur toute l'étendue de l'ancien domaine turc.

Dans l'Asie antérieure, une première innovation est la séparation des Arabes et des Turcs. Les premiers se sont émancipés avec des concours en armes et en argent des Alliés; ils ont constitué un royaume indépendant, autour des villes saintes de la religion musulmane : Médine et La Mecque. Leur souverain, dit « roi du Hedjaz », accepterait très probablement de reculer ses limites loin au nord, jusqu'au voisinage des plateaux peuplés de Turcs de l'Anatolie; mais ici, des accords avec la France et l'Angleterre sont indispensables. Pour nos alliés britanniques, il s'agit de couvrir largement les accès asiatiques de l'Egypte et de l'Inde; pour la France, de former une Syrie viable, sur laquelle elle puisse poursuivre une tâche utile d'éducation.

Nous ne souhaitons en Syrie aucune annexion, pas même un protectorat; simplement le droit d'assurer à des populations qui ont toujours aimé la France une stabilité politique que les Turcs leur refusaient. A cet effet, il importe que la prochaine Syrie soit intégrale; que la côte libanaise, par exemple, ne soit pas détachée de l'arrière-pays qui lui est traditionnellement associé. La paix rétablie en Orient nous laisse la liberté d'envoyer là-bas quelques bataillons, appelés par tous les habitants sans distinction de races ni de religions; n'hésitons pas à montrer nos soldats, plus glorieux que jamais après leur victoire sur les Allemands.

Notre influence en Syrie repose sur le respect qui entoure les écoles françaises, au point que notre langue est partout familière. Elle tient aussi — on le sait moins — à une communauté d'affaires qu'il est facile de multiplier; nos industriels de la soie, nos importateurs de fruits ont en Syrie des correspondants très actifs. Les Syriens émigraient sous le régime turc oppresseur; ils allaient souvent chercher fortune dans nos colonies ouest-africaines, parmi des indigènes encore frustes, où nos commerçants français souffrirent de cette concurrence; dans une Syrie paisible, ils seront les artisans laborieux, sur place, de la renaissance nationale. Sachons donc réaliser, innover s'il le faut sur nos routines d'avant-guerre; que nos écoles de Syrie, la plupart congréganistes, trouvent désormais en France toutes facilités pour recruter leurs maîtres; que des conventions avec nos alliés britanniques et le royaume de Hedjaz définissent équitablement une Syrie qui puisse vivre et prospérer.

Henri LORIN.

Le Président de la République et les ministres EN ALSACE-LORRAINE

Le maire de Strasbourg remet les clés de la ville à M. Poincaré. -- Le Président remercie l'Alsace qui s'est montrée si fidèle et si Française

A STRASBOURG

Strasbourg, 9 décembre. — Le Président de la République est arrivé à Strasbourg à neuf heures. Il a été reçu à la gare par la municipalité, les ministres, les sénateurs et députés, les maréchaux, les commandants en chef alliés. Le maire lui a souhaité la bienvenue en lui remettant les clés de la ville. Le Président de la République lui a répondu par le discours suivant :

Monsieur le Maire,

Soyez sûr que la France, qui reçoit de vos mains les clés de la ville de Strasbourg, les tiendra en bonne garde et ne les laissera jamais reprendre par personne. A l'horloge de Schwilque, ce n'est plus la mort qui va sonner les heures; c'est la justice ressuscitée.

De la flèche de votre cathédrale les couleurs françaises ont été abaissées le 27 septembre 1870, huit jours après l'héroïque entrée de votre dernier préfet, Edmond Valentin; elles ont été hissées de nouveau le 26 novembre 1918. Ceci venge cela, et la dernière date efface la première.

Pendant quarante-huit ans, l'Allemagne a pu camper dans Strasbourg comme une étrangère de passage. Elle n'a jamais été chez elle. Et le jour où elle s'en éloigne pour n'y plus revenir, elle est elle-même stupéfaite de constater que ses longs efforts de conquête et d'assimilation n'ont pas réussi à y changer le cœur de place.

Strasbourg est restée ce qu'elle a toujours été : la grande ville au cœur fervent et passionné, familiarisée par les siècles avec le droit et la liberté. Elle est restée ce qu'elle était jadis, lorsqu'elle opposait résolument au Saint-Empire des franchises municipales et des droits traditionnels qui dès cette époque la protégeaient contre la domination germanique et l'apparentaient à l'esprit français.

Elle est restée ce qu'elle était lorsque, pendant plus de quatre cents ans, ses habitants, fiers de son prestige et de sa renommée, consacraient leurs offrandes à la construction et à l'embellissement de la cathédrale, sans se laisser détourner de cette œuvre de patience et de piété communale par la marche du temps, le bruit des guerres ou la chute des trônes.

Elle est restée ce qu'elle était lorsque, trente-deux ans après le traité de Westphalie, elle a confié son sort à la France et accepté la souveraineté de Louis XIV; lorsqu'elle enseignait au plus humain des Allemands, à Gœthe, l'élégance et l'harmonie latines; lorsqu'elle célébrait en 1790 la fête de la Fédération et plantait au bord du Rhin, face à l'Allemagne, le premier drapeau tricolore avec cette inscription : « Ici commence le pays de la liberté ! »; lorsque le 26 avril 1798, dans le cabinet de Dietrich, Rouget de Lisle composait l'hymne qui allait s'appeler la « Marseillaise » et résonner à tous les échos du monde; lorsqu'en 1840, la ville élevait à Kléber, en témoignage de reconnaissance pour l'illustre soldat et d'admiration pour la grandeur française, la statue qui a silencieusement représenté pendant l'occupation allemande la résistance indomptable du peuple strasbourgeois.

Ces jours derniers lorsque j'ai reçu l'émouvante Adresse de vos étudiants alsaciens et lorrains, je me suis rappelé ces nuits de tristesse grave et d'espérance muette où ils défilaient lentement, chapeau bas, sans un mot, devant le héros de Mayence et d'Hélíopolis, comme pour le prendre à témoin de leurs pensées secrètes et de leurs inébranlables volontés : cérémonies dont la simplicité grandiose portait elle-même la marque française et remplissait l'envahisseur d'étonnement, de malaise et d'inquiétude.

Aujourd'hui, ce sont les soldats de la mère-patrie, c'est le gouvernement de la République, c'est la représentation nationale qui accomplissent au grand jour devant la statue de Kléber le rite imaginé aux heures de servitude par la vaillante jeunesse d'Alsace et de Lorraine, et tous, d'un même cœur, nous pouvons crier maintenant : « Vive Strasbourg ! Vive l'Alsace ! Vive la France ! »

A l'Alsace fidèle et française à jamais !

M. Poincaré s'est rendu ensuite à l'hôtel de ville. Du haut du perron, le Président de la République adresse à l'Alsace le discours suivant :

Messieurs,

Le plébiscite est fait. L'Alsace s'est jetée en pleurant de joie au cou de sa mère retrouvée. Avant que l'armistice fût signé, l'amour si longtemps comprimé des populations pour la France avait éclaté dans des démonstrations émouvantes. Des prisonniers français avaient été délivrés, des drapeaux tricolores sortis de retraites inconnues avaient subitement égayé la façade de vos maisons, des comités s'étaient formés parmi vous pour recevoir et fêter les soldats victorieux. Le jour où les troupes allemandes ont commencé leur évacuation forcée, vos municipalités, vos élus, vos Associations, vos vétérans, votre jeunesse, tous ont envoyé d'un même cœur à la France des témoignages de leur dévouement et de leur fidélité.

Au moment enfin où arrivent parmi vous le gouvernement de la République et la représentation nationale, c'est dans toute l'Alsace un frémissement et un enthousiasme qui expriment avec une évidence irrésistible l'unanimité du sentiment populaire. Certes, pour connaître vos aspirations et vos vœux la France n'avait pas besoin de ce référendum spontané et de ces splendides manifestations. Elle n'a jamais douté de vos cœurs, et les années qui passaient ne lui avaient rien enlevé de sa foi ni de ses espérances. Mais il est bon qu'aux yeux de nos amis et de nos alliés l'Alsace se soit immédiatement montrée telle qu'elle est.

Les vaillantes nations qui ont combattu à nos côtés ne pouvaient être aussi exactement renseignées que nous sur la ténacité de vos affections. Elles avaient le désir de nous croire, mais elles étaient un peu inquiètes. Elles ne savaient pas. Un si long temps s'était écoulé depuis que l'Allemagne vous avait arraché aux bras de la France vaincue ! On avait usé vis-à-vis de vous de tant de menaces et de tant de promesses ! Le cœur humain est si faible et l'absence appelle si vite l'oubli !

Bref, au fond d'eux-mêmes, quelques-uns de nos amis, Anglais, Américains, Italiens, conservaient des hésitations et des doutes, et se demandaient si la France, aveuglée par son affection et ses souvenirs, ne se laissait pas un peu égarer par l'illusion. Les voilà maintenant rassurés ! Ils ont vu, ils ont entendu, ils ont constaté par eux-mêmes que l'Alsace est aussi française que la Bretagne, la Provence ou la Touraine. Il n'est pas mauvais non plus que l'écho de vos joyeuses acclamations ait frappé des oreilles allemandes.

Si nous ne voulons pas, vous et nous, d'autre plébiscite que celui-ci, ce n'est pas que nous redoutions aucunement les surprises d'un scrutin, c'est que nous n'entendons pas subordonner à une consultation quelconque des droits qui sont inconditionnels, imprescriptibles et sacrés. Mais il nous plaît que l'Allemagne sente, elle-même, dès aujourd'hui, la vanité de l'entreprise qu'elle a tentée sur vos consciences. Elle peut mesurer ici l'étendue de son échec. Elle s'est figuré vous avoir conquis, convaincus, convertis. A peine a-t-elle plié bagage, que derrière elle l'œuvre d'un demi-siècle gît renversée sur le sol comme les colossales statues de ses héros éphémères.

Si grossières que soient souvent les erreurs de psychologie commises par elle, l'incompréhension dont elle a fait preuve en Alsace dépasse encore ses méprises accoutumées. Elle a vécu quarante-huit ans auprès de vous, elle a, pour reprendre le mot de Frédéric II, chargé ses pédants de démontrer après coup que ses prétentions sur vous étaient légitimes; elle a fouillé les archives et discuté sur les textes pour essayer de vous envelopper dans sa parenté, elle a trouvé des scribes assez serviles pour agenouiller l'Histoire devant elle et pour donner à un paradoxe éhonté un masque scientifique; elle s'est installée chez vous, le casque en tête et les bottes aux pieds, elle a préposé à votre surveillance la police et la gendarmerie prussienne, elle vous a soumis pendant un temps au régime des passeports, à la dictature et à la terreur; elle a tâché de modeler vos intelligences par ses écoles et de transformer vos mœurs dans ses casernes; elle a pris vos enfants pour les élever dans la haine de la France et dans le mépris de la liberté, elle a espionné vos paroles et vos pensées, elle a multiplié contre vous les poursuites et les condamnations, elle a réduit 500,000 des vôtres à quitter leur terre natale.

Lorsqu'elle a vu que ses menaces n'avaient aucune prise sur vous, elle vous a fait l'injure, plus basse encore, de vouloir vous séduire et vous acheter; elle a cherché à vous attirer par le mirage de nouveaux droits politiques, elle s'est efforcée de vous plaire par des générosités ostentatoires et des largesses intéressées, et à mesure qu'elle espérait vous atteindre et vous retenir, elle s'apercevait que vous lui glissiez dans les mains. L'autre jour, quand elle est partie en claquant un peu les portes, elle s'est retournée pour fêter un dernier coup d'œil sur la maison qu'elle avait habitée et qu'elle croyait avoir décorée à l'allemande, elle a été toute confuse d'y voir flotter les couleurs françaises. Ce que l'Allemagne n'a pas compris, c'est que la liberté humaine n'est pas à la merci de la force, et qu'on ne détruit pas l'âme d'un peuple comme la bibliothèque de Louvain ou la cathédrale de Reims.

Il y a dans une nation d'autres principes de vie que la forme du gouvernement : la loi, le sol héréditaire, la langue elle-même ! Et ces principes de vie sont avant tout la communauté des traditions et la volonté de maintenir la patrie. Quoi que l'Allemagne ait affecté de dire, les traditions de l'Alsace sont celles de la France : « Germani trans Rhenum incolunt », la parole de l'historien latin n'a pas cessé d'être vraie. Avant le traité de Westphalie, l'Alsace a pu être rattachée par un lien nominal à l'empire germanique C'est toujours sur la rive gauche du Rhin que son cœur a battu. Le Saint-Empire était, du reste, une construction artificielle qui ne ressemblait en rien à un peuple homogène.

. . . . . .

En terminant, M. Poincaré dit :

Aujourd'hui, tout l'appareil de mensonge et de haine savante que l'Allemagne avait aménagé pour cacher au monde l'infamie de ses efforts et la persistance de vos sentiments s'est lamentablement effondré. Vous êtes sauvés ! vous êtes libres ! et demain, vous serez redevenus Français !

Chère Alsace, qui a tant manqué depuis quarante-huit ans à la patrie mutilée ! Douce Lorraine, que le traité de Francfort avait déchirée et morcelée, vous voici toutes deux pour toujours rentrées au foyer de vos ancêtres ! A l'avenir, lorsque nous entendrons l'écho de vos jolies chansons, lorsque nous verrons dans nos fêtes, désormais plus lumineuses, reparaître le costume pittoresque de vos jeunes fils, nous n'éprouverons plus ce serrement de cœur que provoquait en nous le passage des noirs souvenirs. Chassons maintenant les fantômes du passé !

Alsace, l'avent t'appelle et te sourit ! Avec nous tu travailleras bientôt à la prospérité de la France et à ton propre bonheur, qui sont et resteront inséparables ! Dans les Chambres françaises, tes représentants feront librement entendre au gouvernement de la République les vœux de tes populations laborieuses. Sois assurée que la France entourera de sa plus vigilante sollicitude ses enfants retrouvés. Avec nous, tu mèditeras les grandes leçons de cette guerre, et comprenant la nécessité permanente de l'union nationale, tu nous aideras à nous approcher de plus en plus de l'idéal de justice et d'humanité que la France a toujours eu devant ses yeux clairs; avec nous aussi, tu te rappelleras que nous avons chèrement payé ton retour à la demeure maternelle.

Des centaines de mille de Français sont tombés sur les champs de bataille pour que se reconstituât l'intégrité de la patrie. Avec nous, Alsace, tu honoreras la mémoire de nos morts, car, autant et plus que les vivants, ce sont eux qui l'ont délivrée !

A METZ

(De notre envoyé spécial)

Metz, 8 décembre. — Ce que peut être l'enthousiasme, ce que peut être l'ivresse d'une foule qui fait le don d'elle-même, d'un seul cœur frémissant, d'une seule âme passionnée, nous le savons maintenant. Ah ! quelles heures enivrantes ont vécu et nous ont fait vivre ces frères et ces sœurs revenus à la Patrie maternelle ! Quelle flamme merveilleuse et sacrée nous a été révélée ! dont le flamboiement nous a délicieusement éblouis. L'autre jour, quand le maréchal Petain était entré à la tête de ses troupes dans la capitale lorraine, l'émotion, nous semblait-il, avait atteint les sommets. Elle vient de s'élever plus haut encore en cette journée qui finit.

Cela avait commencé dès que le président de la République et Clemenceau et Joffre et Foch et Petain étaient apparus au seuil de la gare. Tout de suite, d'un seul jet, les Messins avaient laissé sourdre leur amour et leur foi. J'entends bien les Messins, ceux qui, pendant près d'un demi-siècle si long et si lourd, et plus long, plus lourd encore depuis quatre ans, avaient subi comme une intolérable chappe écrasant leur cœur et leur pensée la domination de l'envahisseur. Car les autres, ceux venus de là-bas, en pays conquis et qui sont plus de 25,000 contre 80,000, ils s'étaient effacés, reclus volontaires, dans leurs maisons que la vigilance des purs des vrais, de ceux qui avaient souffert, leur avait interdit d'orner d'un pavoisement usurpé.

Oui, tout fut émouvant; plus que tout la parade militaire sur l'Esplanade. D'abord, quand M. Poincaré, ayant à côté de lui Clemenceau, fit face au maréchal Petain, généralissime des armées françaises, rigide, au garde-à-vous comme un simple soldat, avec derrière lui, brochette superbe et incomparable : Joffre, Foch, Douglas Haig et Pershing, et lui dit, lui clama d'une voix qui soulevait des échos enthousiastes, la gratitude de la Nation et lui remit l'insigne suprême : le bâton bleu étoilé qui la consacrait. Emotion, quand le Président embrassa le maréchal. Emotion, lorsque Clemenceau, les larmes aux yeux, l'embrassa à son tour. Emotion encore, quand, d'un élan spontané, le chef de l'Etat attirant contre soi le chef du gouvernement, le vieil homme d'Etat à qui sa ferveur de patriote aura donné un impérissable couronnement de carrière, le pressa et l'embrassa. Emotion toujours quand, Américains en tête, nos 9,000 hommes de troupes, accompagnés des tanks et des mitrailleuses camouflés, passèrent têtes hautes et poitrines bombées, cortège de force, mais si belles, avec un je ne sais quoi de noble et de lumineux, gardes magnifiques de leurs drapeaux et de leurs étendards maculés, noircis, déchiquetés par la Bataille. On les acclamait sans fin dans des transports frénétiques : « Vive l'armée ! Vivent nos libérateurs ! Vive la France ! » A côté de moi un homme, soudain, laissa échapper : « Ah ! s'il avait pu voir ça ! » et il éclata en sanglots éperdus et, à un officier qui était auprès de lui : « J'ai perdu mon fils. » L'officier, un pleur glissant sur sa figure : « Moi aussi, Monsieur. » Et, dans une étreinte muette, le général de Maudhuy, gouverneur de Metz, et le député-socialiste Constans, mêlèrent leur douleur de pères.

Puis, après le défilé, quand MM. Poincaré et Clemenceau eurent pu s'arracher à la foule qui avait balayé tous les barrages et faire un tour en ville, ce fut un triomphe. Par les vieilles rues, sous la voûte des drapeaux, des oriflames et des guirlandes, c'était une clameur folle, une clameur sans fin, un ouragan de vivats. J'ai vu des gens au summum de l'émotion, les visages bouleversés, les yeux extatiques, impuissants à exprimer un cri. Des fillettes et des jeunes filles qui avaient revêtu le costume traditionnel lorrain, la « charlotte » piquée de la large cocarde tricolore, le fichu aux coloris chatoyants, la jupe courte, les bas blancs et les souliers noirs, avaient envahi les autos des ministres, des généraux. Elles en avaient fait des corbeilles miraculeuses de fleurs vivantes. Et de toutes parts, sur le président et Clemenceau, les fleurs tombaient des fenêtres, jaillissaient des rangs de la foule ou des mains des fillettes, qui se glissaient entre les chevaux de l'escorte pour aller faire leur offrande.

Scènes émouvantes encore sur la place de l'Hôtel-de-Ville quand défilèrent les délégations. Il y avait là les enfants des écoles, une nouvelle France qui recevait un inoubliable baptême. Les maires, écharpes tricolores sur la poitrine, agitant leurs chapeaux dans un grand cri : « Vive la France ! Vive la République ! » Il y avait ceux qui avaient été jetés dans les geôles allemandes pour avoir aimé la France et que ses soldats avaient rendus à la liberté. Il y avait de pauvres figures ridées transfigurées par un bonheur surhumain, les Vieux qui tachaient à redresser leur taille cassée et qui portaient sur la poitrine le ruban noir et vert de la guerre, de l'autre, celle que ce jour effaçait. Ils défilaient aux sons de nos airs héroïques qui sonnaient en accents de gloire : « Sambre-et-Meuse », « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine », que les poitrines lançaient en un chœur immense. Il y avait des fillettes qui, devant le drapeau déchiré, cravaté de la fourragère, s'arrêtaient et demandaient à poser leurs lèvres sur son étoffe meurtrie.

Il y avait... Mais non, que dire ? Il y avait trop de grandeur, trop de joie, trop de quelque chose qui faisait éclater nos cœurs.

Louis DAUSSAT.

La soirée à Metz

A 16 heures, tandis que retentissent les dernières ovations et les salves d'honneur, le train présidentiel quittait la gare de Metz dans la direction de Strasbourg.

Toute la soirée, Metz a gardé sa physionomie de fête triomphale. Les rues pavoisées présentent une animation extraordinaire. Lorraines et Lorrains portent à leur boutonnière ou à leur corsage des cocardes tricolores. Des automobiles passent chargées de jeunes filles en costume. Des guirlandes lumineuses s'allument un peu partout. La ville est pleine de chants et de musiques. Les couplets de la « Marseillaise » retentissent sans cesse. C'est l'enthousiasme d'un peuple heureux de respirer enfin librement et de redevenir lui-même.

Le serment de Dinant

Bruxelles, 9 décembre. — Une manifestation solennelle a eu lieu sur la grande place de Dinant, incendiée par les Boches, et où périrent 1,100 Dinantais. Ce fut un moment émouvant, lorsque le bourgmestre fit répéter par les assistants le serment devant Dieu et devant les hommes qu'en août 1914 aucun acte de violence n'avait été commis, qui pût justifier les horreurs commises ensuite par les Boches.

Les Désordres en Allemagne

On se bat toujours à Berlin

Zurich, 9 décembre. — Berlin est en pleine ébullition. La Stettinnerbahnof est bloquée par l'armée. Un régiment de la garde appelé occupe l'Invalidenstrasse, le quartier Weddings et les gares. Déjà l'on compterait 27 morts et 42 blessés. De nouveaux combats ont lieu. L'Université est occupée par les troupes.

Nouveaux troubles à Berlin

Bâle, 8 décembre. — Hier après-midi, un cortège imposant de manifestants avec une auto-mitrailleuse parcourut les avenues de Berlin, sous la conduite de Liebknecht. Les manifestants s'arrêtaient devant chaque établissement public, Liebknecht prononçant des discours, dans lesquels il attaquait violemment Scheidemann et ses partisans.

La foule, ayant voulu pénétrer de force dans la Bibliothèque, la garde de l'établissement se prépara à mettre les mitrailleuses en action. Sur quoi la foule fit volte-face en criant : « Ne versons pas le sang de nos frères ! »

Devant les bâtiments de la place de Berlin, où s'était rassemblée une foule de plusieurs milliers de personnes, Liebknecht attaqua, dans un discours d'une extrême violence, Wels, commandant militaire de Berlin. Un autre orateur demanda à la foule de s'armer et de chasser la bande Scheidemann-Wels. Cependant, la kommandantur ne fut pas attaquée.

Appel à la grève générale

Berne, 8 décembre. — Le commandant de Berlin a, paraît-il, déclaré au gouvernement que le caractère aigu pris par les événements depuis vingt-quatre heures laisse supposer qu'il faut encore s'attendre à des troubles et à des incidents.

La garde républicaine de soldats, forte de plus de 10,000 hommes, s'est mise à la disposition de la kommandantur. Elle est résolue à faire régner dans Berlin l'ordre, le calme et la sécurité.

La kommandantur a donné aux troupes l'ordre de ne faire usage de leurs armes que dans le cas d'absolue nécessité et pour repousser les attaques dont elles seraient l'objet. Le groupe Spartacus répand dans toute la ville des appels à la grève générale.

Les délégués des différentes usines sont venus en grande nombre, hier matin, s'informer auprès de la commission générale des Syndicats de Berlin de la décision prise à ce sujet par cette organisation. Ils ont appris que la commission était complètement étrangère aux appels à la grève générale et ont promis alors qu'ils useraient de toute leur influence pour que personne n'abandonnât le travail.

Le successeur de Solf

Amsterdam, 8 décembre. — Le successeur du docteur Solf comme secrétaire aux affaires étrangères serait Kurt Eisner. D'autres télégrammes, venant de Berlin, mentionnent toujours le nom du docteur Rosen, ministre allemand à la Haye, comme candidat à ce poste.

Une République ouvrière

Amsterdam, 8 décembre. — En opposition à la République allemande présidée par Ebert, les ouvriers et soldats de Berlin auraient proclamé la République ouvrière et auraient élu comment président le socialiste Richard Muller.

Le coup de main révolutionnaire du 6 décembre à Berlin

Berne, 8 décembre. — Il est maintenant certain que les soldats fidèles au gouvernement ont, dans la journée du 6, prévenu par une action énergique un coup de main révolutionnaire soigneusement préparé par le groupe Spartacus. L'agence Wolff publie sur les événements de vendredi une version qui corrobore les premiers renseignements publiés. Elle confirme qu'un détachement de fusiliers de la garde et des rengagés d'autres régiments ont entouré la Chambre des députés et déclaré en état d'arrestation les membres du comité exécutif, mais ceux-ci furent libérés sur l'ordre du gouvernement.

L'agence Wolff confirme en outre qu'au cours de l'échauffourée qui se produisit entre les gens du groupe Spartacus et la troupe, il y eut 6 morts et plus de 40 blessés.

Enfin, la note Wolff répète qu'Ebert ayant été proclamé président de la République répondit à ceux qui lui demandait s'il acceptait : « Camarades, je ne puis accepter cette nomination et ne veux l'accepter sans avoir, au préalable, conféré avec mes amis dans le gouvernement. C'est là une question de haute importance, dont la décision repose uniquement dans les mains du conseil des commissaires du peuple. »

Licenciements aux usines Krupp

Berne, 9 décembre. — Les usines Krupp, d'Essen, ont congédié 50,000 ouvriers.

Arrestations pour haute trahison

Bâle, 9 décembre. — Les grands industriels Auguste Thyssen, Fritz Thyssen, Edmond Stinnes, Herrie, Becke, Wirtz, le conseiller de commerce Kuechen et l'ingénieur des mines Stenz ont été arrêtés la nuit du 7 au 8 décembre, après un interrogatoire de plusieurs heures devant le conseil socialiste de Mullheim, pour haute trahison. Ils ont été conduits à Munster, d'où ils seront probablement dirigés sur Berlin, où ils auront à se justifier.

Les autorités de Cologne ont sollicité la protection des troupes alliées

Aix-la-Chapelle, 6 décembre (retardée). — L'entrée des troupes britanniques à Cologne a devancé de deux jours au moins les prévisions. Nous marchions vers Cologne et le Rhin, et voilà qu'il a fallu y courir, appelés par les populations elles-mêmes. Voici dans quelles circonstances curieuses. Le 3 décembre, les dernières troupes allemandes ayant quitté Cologne, certains éléments de la population, soi-disant bolchevistes, commencèrent à semer le trouble dans la ville et à piller des magasins. Le bourgmestre crut devoir faire appel au secours des arrière-gardes allemandes. Celles-ci rentrèrent dans la ville, et, comme on le sait, employèrent la manière forte allant jusqu'à tirer sur la foule. Une contre-révolution était à craindre; c'est alors que les autorités de Cologne demeurées en fonctions s'abouchèrent téléphoniquement avec le général commandant la cavalerie britannique qui se trouvait encore à deux jours de marche de la ville et réclamèrent la protection des troupes alliées.

Une division de cavalerie, brûlant alors les étapes, arriva le 5 décembre devant Cologne et établit un cordon autour de la ville.

Le même jour, deux meetings monstres tenus dans la ville avaient voté un projet de résolution demandant la constitution d'une république indépendante des pays rhénans et de la Westphalie.

Ce matin 6 décembre, une brigade d'infanterie anglaise, accourue à marches forcées, prenait possession des ponts sur le Rhin; mais l'entrée officielle des troupes dans la ville de Cologne n'aura pas lieu avant quelques jours. Il est à croire, étant données ces circonstances, que les troupes alliées ne trouveront pas un mauvais accueil auprès des habitants de la capitale rhénane.

Ils songent déjà à la prochaine guerre

Zurich, 9 décembre. — Un certain nombre d'usines allemandes d'aviation ayant décidé de se transformer en fabriques de meubles, la « Badische Landeszeitung » déclare que cette brusque transformation est contraire aux intérêts de l'Allemagne. Les grandes usines d'aviation doivent continuer à fabriquer des appareils pour compenser la perte de ceux qui viennent d'être livrés à l'ennemi. Le gouvernement doit maintenir ses commandes et au besoin conclure de nouveaux marchés, de manière que l'Allemagne reste en possession d'un nombre d'avions suffisant pour faire front à tous les dangers qui pourraient se présenter au cours des prochaines années.

« Nous ne prêchons pas l'Evangile du militarisme, dit en terminant la « Landeszeitung », mais nous considérons comme un devoir de rappeler que la prochaine guerre se gagnera dans les airs. »

La fortune du roi de Saxe séquestrée

Genève, 9 décembre. — Par décision du gouvernement provisoire de Saxe, la fortune de l'ancien roi de Saxe et celle du prince Jean-Georges ont été mises sous séquestre. Afin d'empêcher la fuite éventuelle des capitaux à l'étranger, le gouvernement a également décidé de confisquer provisoirement les biens immeubles de la famille royale et de cesser le paiement de la liste civile.

Les soldats allemands rejettent les bolcheviks

Bâle, 9 décembre. — Le comité central de tous les conseils de soldats du front s'est prononcé catégoriquement contre l'entrée en Allemagne des délégués du Soviet russe qui viendraient assister au Congrès des conseils allemands le 16 décembre prochain. Les soldats du front Est, qui sont mieux placés que personne en Allemagne pour pouvoir juger les bolchevistes, les empêcheront par tous les moyens d'entrer.

EN TRANSYLVANIE

les Roumains s'emparent d'un important butin

Genève, 9 décembre. — L'armée allemande, en se retirant de Transylvanie, abandonne un matériel considérable que les troupes d'occupation roumaines recueillent au fur et à mesure de leur avance. Ce matériel comprend, outre des armes et des munitions, des locomotives, des voitures de toutes sortes chargées de denrées diverses ; c'est ainsi qu'une cinquantaine de wagons chargés de munitions et trente wagons-réservoirs remplis de pétrole qui appartenaient à l'armée allemande ont été saisis par les troupes roumaines.

Les troupes de Mackensen rendent leurs armes au général Berthelot

Amsterdam, 6 décembre (retardée). — A la suite d'un accord, les troupes de l'armée Mackensen se trouvant dans la région de Hermannstadt doivent rendre leurs armes au général Berthelot. Les autres doivent les remettre à une commission militaire hongroise. Jusqu'ici, la remise des armes s'est faite sans le moindre désordre.

Les districts allemands de Hongrie autonomes

Bâle, 8 décembre. — Le gouvernement hongrois a décidé d'accorder l'autonomie aux districts allemands de la Hongrie occidentale, où l'allemand sera la langue officielle pour l'enseignement et les tribunaux.

Le voyage de M. Wilson

New-York, 9 décembre. — Le « George-Washington », à bord duquel le président Wilson vient en Europe, et les navires de guerre qui l'accompagnent ont à lutter contre une série de tempêtes, de sorte que le convoi passera aux Açores mardi seulement. La santé du président s'est beaucoup améliorée.

L'ARMISTICE

Communiqué américain du 8 décembre

Au nord de Boos, des unités de la 3e armée américaine ont avancé aujourd'hui, atteignant la ligne MECKENHEIM, KEMPENICH.

Au sud de Kempenich, notre ligne n'a pas bougé.

Contributions des villes allemandes

Bâle, 8 décembre. — Le président de la commission française d'armistice a remis à la ville de Cologne une note concernant les besoins des troupes d'occupation. Les Anglais demandent une contribution provisoire de 40 millions de marks, dont 30 millions à livrer par la ville de Cologne avant le 12 décembre. Les Américains réclament 54 millions de marks.

La livraison du matériel roulant

Bâle, 8 décembre. — D'après la « Gazette de Cologne », le maréchal Foch s'est déclaré d'accord sur les propositions que le secrétaire d'Etat Erzberger lui a faites concernant la livraison des locomotives. D'autre part, d'après les « Dernières Nouvelles de Munich », Foch ne se serait pas du tout déclaré d'accord sur ces propositions. Il aurait simplement consenti à prolonger son ultimatum de vingt-quatre heures, et demandé que le directeur des transports vînt le renseigner exactement sur la situation d'ensemble des transports dans les régions occupées.

Ils sauvent leur matériel

Amsterdam, 7 décembre. — En raison de primes offertes pour éviter que les canons tombent entre les mains des troupes d'occupation, Cologne offrait le spectacle étrange de réformés de guerre, de jeunes gens, voire même d'écoliers attelés à des canons et à des affûts, suant, soufflant, licol au cou, pour entraîner le plus possible de matériel d'artillerie sur la rive gauche du Rhin.

La commission navale interalliée

Copenhague, 8 décembre. — A Wilhemshaven, le cuirassé anglais « Hercules », ayant à bord la légation navale interalliée, a jeté l'ancre, le 5 décembre, au large de la baie de Jade. C'est à l'entrée de la baie de Jade que se trouve le port allemand de Wilhenshaven.

La Note du Canada

Ottawa, 9 décembre. — Le ministre des finances a fait le calcul que la facture de guerre que le Canada sera amené à présenter à l'Allemagne lors de la Conférence de la paix atteindra 1,550 millions de dollars (7 milliards 750 millions de francs).

CAVALLINI accuse M. Joseph Caillaux

Rome, 9 décembre. — Dans l'affaire Cavallini, actuellement en cours, 25 moyens de droit, tendant tous à la nullité de la procédure, restent à examiner avant d'en venir à l'interrogatoire. Retenons-en deux seulement, parce qu'ils donnent à prévoir quels seront les deux maîtres arguments de la défense. Le premier vise la non communication de certaines pièces où se trouverait écrit le nom de Joseph Caillaux. Par l'organe de l'avocat Pistolese, Cavallini soutient que la campagne défaitiste et pacifiste incriminée fut en Italie l'œuvre personnelle de l'ancien président du conseil français. Dès lors, rien de ce qui concerne Caillaux ne doit demeurer dans l'ombre. « Je veux, s'écrie l'accusé, la lumière complète. »

Réformes universitaires

Notre enseignement national ne devrait-il pas se réorganiser ou se transformer pour répondre au plus tôt aux exigences de la vie nouvelle de l'après-guerre ? Telle est la question qui se discute depuis quelque temps dans les revues pédagogiques et dans la grande presse. Chefs universitaires, professionnels enseignants, parlementaires font connaître à ce sujet leurs vues ou leurs projets. Bientôt viendra le tour du grand maître, lui-même, de l'Université, qui, soucieux des graves problèmes de l'éducation nationale, dont se préoccupe à juste titre l'opinion publique, ne manquera pas de présenter, en temps voulu, un plan de réformes d'autant plus approfondi qu'il aura échappé à une préparation trop hâtive.

Avant d'examiner ici les principales études déjà publiées sur cette importante question, nous tenons à répéter que toute réforme universitaire ne sera réalisable et féconde que si elle est précédée du relèvement le plus prochain et le plus sérieux des traitements.

Dans une récente

DÉPÊCHES de la Nuit dernière

Le Congrès de la Paix

M. Wilson développera lui-même ses quatorze points

New-York, 8 décembre.— Samedi matin, le président Wilson a conversé longuement et amicalement sur le pont du « George-Washington » avec M. Jusserand. Le président a déclaré qu'il désirait assister aux Conférences de la paix afin de développer lui-même les quatorze points qu'il voudrait voir servir de base à l'accord international.

DECLARATIONS DE M. BALFOUR

New-York, 8 décembre. — M. Balfour a fait connaître ses vues à la Conférence de la paix

M. Balfour estime que ce mois-ci il y aura à Paris entre les gouvernements associés simplement des entretiens préalablement à la conférence véritable qui s'ouvrira au début de l'année prochaine. A cette conférence, on fixera toutes les conditions importantes de l'accord; elle constituera le plus important, le plus long de la série des entretiens de la Conférence de la paix.

Une fois cette Conférence principale terminée, on fera intervenir les représentants des pays ennemis et on procédera à la ratification des accords.

M. Balfour estime que la Société des nations est la plus importante des questions soumises aux décisions de la Conférence de la paix.

La démobilisation américaine

New-York, 8 décembre. — L'amiral Griffin a dit qu'au cours de la première semaine de décembre six navires débarqueraient 15,000 hommes, retour du front.

De son côté, le général Marsh, chef d'état-major général, a annoncé que 125,000 soldats et officiers avaient été désignés pour rejoindre leurs foyers dans le plus bref délai possible.

LES VETERANS AMERICAINS RESTERONT ENCORE EN FRANCE

Washington, 8 décembre. — Le secrétaire d'Etat à la guerre, M. Baker, vient d'annoncer qu'il était nécessaire de conserver en France les divisions de vétérans jusqu'au jour où la paix sera signée : « Leur expérience, a-t-il dit, les qualifie on ne peut mieux pour les besoins de l'occupation en territoire ennemi. »

Les Français en Allemagne

Paris, 8 décembre. — On sait peu de choses des progrès des armées françaises au nord de la frontière lorraine; elles doivent être tout près de la ligne jalonnée par Meisenheim, Alzey et Worms.

L'ambassadeur allemand à Madrid va être expulsé

Madrid, 8 décembre. — Le nouveau président du conseil, M. de Romanones, dont on connaît les sentiments ententophiles, se propose de débarrasser le territoire espagnol de la présence d'un indésirable.

Il s'agit du prince Ratibor, ambassadeur d'Allemagne.

Ce personnage, qui ne représentait plus rien depuis la révolution, sera accompagné dans son exode par d'autres membres de l'ambassade, qui passaient leur temps à faire de l'espionnage et à subventionner l'agitation antidynastique.

L'évacuation de la Pologne

Berne, 8 décembre. — Le représentant allemand à Varsovie, comte Kessler, a officiellement communiqué au gouvernement polonais que l'Allemagne est prête à évacuer immédiatement le territoire d'étapes, soit les districts de Rozan, Flodavna, Konstantiow et Biala.

Cette déclaration de M. Kessler est une réponse partielle à la Note adressée au docteur Solf à propos des événements qui se déroulent dans les Marches de l'Est.

Vers une rupture entre la Suède et les bolchevicks

Stockholm, 8 décembre. — Le gouvernement suédois a rappelé ses représentants diplomatiques et consulaires de Russie, à l'exception de deux fonctionnaires de la légation.

M. Vorowsky, représentant du gouvernement du Soviet à Stockholm, a abusé du droit de recevoir et d'envoyer les dépêches afin de faciliter l'envoi de pamphlets bolchevistes de Russie, le ministre des affaires étrangères de Suède l'a informé qu'il ne pourra plus jouir à l'avenir des privilèges d'employer des courriers diplomatiques, déclarant en même temps qu'il pense que M. Vorowsky et les autres membres de la légation du Soviet quitteront la Suède.

Tous les Suédois résidant en Russie ont été avisés de revenir en Suède.

Citations à l'Ordre

— Est cité à l'ordre du corps d'armée, M. Jean Chapeau, sous-lieutenant, 5e compagnie mitrailleuses : « Officier courageux, dévoué et plein d'entrain, fut blessé au cours d'une progression difficile au moment où soumis à des feux de mitrailleuses ennemies dissimulées dans les blés, il faisait mettre en batterie pour faciliter la reprise de la marche en avant; a donné un bel exemple de courage et d'énergie. »

Ce jeune brave a été trois fois blessé et a été déjà l'objet de trois citations. Il est le fils de M. Chapeau, employé à la Faculté de médecine.

— Est cité à l'ordre de la division, Jules Abbadie, lieutenant à la 1re compagnie du 5e régiment d'infanterie : « En plein combat, a pris le commandement d'une compagnie qui venait de perdre tous ses officiers. S'est aussitôt imposé à tous par son calme et son courage. Le 4 septembre, s'est particulièrement distingué en colmatant au barrage roulant, réduisant par la manœuvre plusieurs points de résistance ennemis, capturant 34 prisonniers et 5 mitrailleuses. »

Ce brave officier, déjà titulaire de deux citations, habite 339, boulevard Antoine-Gautier, à Bordeaux.

— Est cité à l'ordre de la brigade, Marcel Lévy, sous-lieutenant au 401e régiment d'infanterie : « Officier mitrailleur d'un courage et d'une bravoure à toute épreuve, a vérifié lui-même, sous le feu de l'ennemi, toutes les positions qu'occupaient ses pièces au cours des diverses progressions pendant les combats du 9 et du 10 août 1918. » 3e citation.

Notre valeureux concitoyen, dont les parents possèdent une des plus honorables maisons de commerce de l'Intendance, est parti au front, dès la mobilisation, comme simple soldat.

Il est aujourd'hui lieutenant, commandant une compagnie de mitrailleuses au fameux 401, et vient d'être l'objet d'une quatrième citation.

— Est cité à l'ordre de la division du 6 septembre 1918, Robert-Edmond Delavat, sapeur au 8e régiment du génie, détachement télégraphique de la 4e division : « Sapeur très brave, après s'être distingué par son énergie et son courage au cours de la progression, n'a cessé de montrer le plus grand dévouement dans la période qui a suivi en rétablissant souvent les liaisons téléphoniques sous de violents bombardements; le 15 août a fait preuve d'un véritable mépris du danger, en réparant à plusieurs reprises, jusqu'à épuisement de ses forces, des lignes fréquemment coupées dans une zone bombardée par obus toxiques. Déjà cité. »

Ce brave, ancien employé de la Compagnie du Midi, habite avec sa famille 78, rue Lafontaine, à Bordeaux.

— Est cité à l'ordre du régiment du 12 juillet 1918, Maurice Marénaud, soldat de 2e classe au 1e régiment d'infanterie coloniale : « A fait preuve de courage et de ténacité en aidant à détruire une mitrailleuse boche qui empêchait toute progression par ses feux meurtriers. »

BORDEAUX

Il y a un an

19 DECEMBRE 1917

Le Prix Nobel pour la paix, de 1917, est donné par le comité Nobel du Storting norvégien au comité international de la Croix-Rouge à Genève.

Des torpilleurs italiens coulent, dans le port de Trieste, le cuirassé autrichien « Wien ».

Kermesse serbe à l'hôtel de ville

UNE SUPERBE MANIFESTATION DE FRATERNELLE SOLIDARITE

Les luxueux salons de l'hôtel de ville de Bordeaux qui, au cours des dernières années, en des heures douloureuses, ont vu se dérouler des manifestations superbes de confiance enthousiaste et de générosité fraternelle, ont été de nouveau, dimanche après-midi, le théâtre d'une solennité radieuse, que caressait le souffle victorieux des armées alliées.

Cette fête, ou plutôt cette kermesse, avait pour objet d'aider les réfugiés de la nation serbe, si grande par la valeur, si digne d'admiration par le sacrifice. Il ne s'agit plus seulement aujourd'hui de leur tendre une main amie en vue de leur procurer des moyens d'existence : il importe actuellement de leur fournir les subsides nécessaires pour rentrer dans leur chère patrie et regagner le foyer familial, dont l'infamie austro-germanique prétendait les chasser à jamais.

Ce fut une journée splendide, et par le charme et la distinction de son organisation et par l'affluence immense des visiteurs. Nos concitoyens avaient eu à cœur de s'associer à l'œuvre de solidarité du Comité de secours aux réfugiés. La foule qui se pressait dans les salles, dans le jardin de la mairie témoignait de la sympathie profonde, de l'affection toujours plus vive des Bordelais et des Bordelaises pour nos frères et nos sœurs serbes.

De multiples comptoirs garnis d'objets divers et tenus par des dames dont l'aimable et inlassable dévouement s'est, une fois de plus, affirmé, attiraient d'innombrables acheteurs. Parmi ces installations, une des plus originales était constituée par la Croix-Rouge du Médoc. Des légumes magnifiques, arrangés avec art, s'y amoncelaient, appelant les regards et la convoitise des promeneurs. « On porte à domicile », annonçait une pancarte piquée sur un monstrueux potiron... Tout a dû être porté.

Dans les salons, également : un « tir à Guillaume »; un buffet copieusement garni; un orchestre d'instruments à cordes avec piano; un concert où nous avons eu le plaisir plein de charme et l'harmonieux régal d'applaudir des artistes aimés à Bordeaux : Mlle Marqueline Ramal, Mme G. Blanc, Mlle Dencausse, MM. Cazenave, L. Rosoor, G. Blanc et Thorel... ont enthousiasmé petits et grands, cependant que, dans le jardin de l'hôtel de ville, l'œuvre de Mimi Pinson, une musique américaine avec des chanteurs et même un danseur, et d'autres attractions retenaient une assistance ravie.

Un des succès de la fête a été constitué par le concours de costumes alliés, auquel ont pris part de nombreux enfants. Fillettes et garçons rivalisaient de gentillesse : républiques françaises, drapeaux alliés, Alsaciens et Alsaciennes, Lorrains et Lorraines, Serbes, Italiens et Italiennes, Américaines, Anglais, Ecossaises, Japonaises, Mauresques, infirmières de la Croix-Rouge, spahis, sergent-fourrier poilu, etc., constituaient un ravissant minuscule et vivant digne de Grévin.

M. Henri Rödel, le distingué conseiller à la cour, président du comité et du jury du concours de costumes, a dit combien fut grand l'embarras de ce jury pour fixer sa décision. Tous les concurrents méritaient en effet un premier prix. Il fallait cependant prendre une décision, et deux mignonnes Alsaciennes ont été classées : Mlle Thérèse Hirsch, sept ans, première; Mlle Jeanne Seignouret, sept ans, deuxième. De belles poupées leur ont été remises.

Pour les garçons, le prix d'honneur avec le bon de la défense nationale a été décerné à un Alsacien de quatre ans et demi, Pierre Daupès. Les deux jeunes frères Martial et Bernard Louit, artistement costumés en Serbes, ont ensuite été nommés « ex æquo »; la troisième place a été attribuée à un sergent-fourrier de cinq ans, Roger Maury.

Et, pour terminer, M. Henri Rödel a annoncé que les concurrents méritant, sans exception, d'être primés, ceux-ci recevraient demain le prix qui leur convient.

Les autorités bordelaises avaient tenu à assister à cette manifestation. L'expression de la gratitude unanime est surtout allée au maire et à la municipalité pour l'octroi des salons de l'hôtel de ville, qui a grandement contribué à la réussite de la fête. M. Charles Gruet a été remercié de tous.

Nous ne pouvons citer tous les bons ouvriers de cette belle journée, qui a été fructueuse. Nous ne saurions cependant oublier, avec M. Rödel et M. Charles Delarue, le si dévoué consul de Serbie, M. Maurice Auschitzky et M. F. Saillard, conseiller à la cour, dont l'actif et généreux concours a été fécond.

Renouvellement de la carte d'alimentation

Le maire de Bordeaux a l'honneur d'informer ceux de ses administrés qui ont négligé de déposer, soit pendant la période du 23 au 30 novembre, soit pendant la période supplémentaire du 5 au 7 décembre courant, leur déclaration individuelle et leur carte d'alimentation en cours, en vue du renouvellement de cette carte, qu'ils ne pourront remplir ladite formalité avant **jeudi prochain.**

Ce n'est en effet qu'à partir de cette date qu'un centre spécial sera ouvert à ce sujet à l'hôtel de ville.

Les feuilles de tickets de pain qui seront à ce moment remises aux retardataires pour le mois de décembre ne comprendront que les tickets afférents à la période 12-31 décembre 1918.

Aucune déclaration ne sera reçue si elle n'est assortie de la carte d'alimentation.

Ravitaillement civil

Vente de pommes de terre, d'oignons et de carottes

Mardi 10 courant, la municipalité fera vendre des oignons et des carottes sur les marchés ci-après : Capucins, Grand-Marché, marché des Grands-Hommes, marché de Lerme, marché des Chartrons, marché de la place Saint-Martial. Les prix et les heures de vente ne sont pas modifiés.

Pommes de terre

Le même jour, dans l'après-midi, à partir de 13 h. 45, des pommes de terre seront mises en vente au marché de la place Saint-Martial et au Grand-Marché, au prix de 0 fr. 60 le kilo et à raison de trois kilos par ménage. Il ne sera pas rendu de monnaie.

Nécrologie

Nous apprenons la mort, à l'âge de 71 ans, de M. Emile de Monzie, directeur honoraire des contributions directes, décédé à Saint-Pardon, près Langon, père de M. de Monzie, député du Lot, ancien sous-secrétaire d'Etat à la marine marchande.

Comité de la rive gauche du Rhin

Nous recevons la communication suivante :

« La question de la rive gauche du Rhin a reçu une première solution qui est inscrite dans les clauses de l'armistice : les pays rhénans sont occupés par les armées alliées. Le public, qui se souvient de ses deuils et des crimes des Allemands jusque dans l'ivresse de la victoire, ne saurait se désintéresser de la solution dernière à laquelle s'arrêteront les négociateurs de la paix.

» Il va de l'avenir de la France et du libre développement de l'humanité tout entière.

» Aucune atteinte ne doit être portée aux droits imprescriptibles des peuples; mais, d'autre part, la France a le devoir de se garantir et de garantir son alliée, la Belgique, contre une nouvelle agression brutale venant de l'Est. Le but sera atteint par une occupation « sine die » de la rive gauche du Rhin, occupation comportant le contrôle des chemins de fer, des usines, et, au besoin, de l'enseignement public.

» Plus un soldat allemand sur la rive gauche du Rhin !

» Le comité girondin de la rive gauche du Rhin se rallie à cette heureuse formule, proposée depuis longtemps aux Français par le comité de Paris, et admise par d'importants groupements régionaux à Lyon, à Rennes et à Boulogne.

» Le comité girondin, qui vient de se constituer, a décidé de se donner dès maintenant la constitution suivante : Présidents d'honneur, M. le général Larchey, MM. Alliaud, Paul Descombes et Camille Jullian; président, M. Carrière, inspecteur des eaux et forêts; vice-présidents, MM. le vicomte de Pelleport, Henri Rödel et Philippe Sagnac; secrétaire général, M. Grandjean de Graux, inspecteur des eaux et forêts; secrétaire, M. Michel Lhéritier, agrégé d'histoire, délégué du comité de Paris; trésorier, M. Charbonneau; membres du comité, MM. Durrieu, professeur au lycée; Faure, consul du Japon; Gaubert, avocat; M. le commandant Léon, M. le pasteur Mathieu; M. Fouey, industriel, membre de la Chambre de commerce de Libourne; M. Rotgès, inspecteur primaire.

» Les adhérents pourront s'inscrire à toute heure chez M. Charbonneau, pharmacien, 6, rue du Palais-Gallien. »

Prisonniers de guerre rapatriés

Les prisonniers de guerre rapatriés du Kommando 42 sont priés de se trouver jeudi 12 courant, à quatorze heures, bar Carmouze, place du Marché-des-Grands-Hommes.

Association des parents d'élèves du lycée de jeunes filles

L'Association tiendra son assemblée générale annuelle le samedi 14 décembre, à 20 h. 30, dans un amphithéâtre de la Faculté des lettres, 30, cours Pasteur.

Le comité prie instamment tous les parents d'élèves adhérents ou non, de bien vouloir assister à cette réunion. Les adhésions nouvelles seront reçues à la fin de la séance.

Société Philomathique

Cours d'adultes

Le registre d'inscription sera clos le dimanche 15 décembre courant. Jusques et y compris cette date, les inscriptions seront reçues pour les hommes, au siège central, 66, rue Saint-Sernin, et au chef des succursales, 77, rue Dupaty (Bacalan), et 16, rue Léonard-Lenoir (La Bastide), le soir, de 8 à 10 heures, et pour les femmes, 66, rue Saint-Sernin, et à la succursale rue du Commandant-Arnould, 58 bis, le dimanche et le jeudi, de 1 h. 30 à 2 h. 30.

Ecole départementale d'art appliqué de la Gironde

Réouverture des cours

Les inscriptions aux cours de l'Ecole seront reçues jusqu'à fin décembre, les jeudis et dimanches, de neuf heures à midi, 36, rue Macarty, à Caudéran. Les excursions, conférences et cours pour les soldats n'ont pas été interrompus.

La prochaine visite au musée de Carreire aura lieu jeudi 19 courant, à dix heures du matin. Rendez-vous au musée, chemin de Bethmann.

Le comité a décidé de développer de plus en plus les ateliers corporatifs de l'Ecole pour la formation des artistes sculpteurs sur bois, mouleurs, céramistes, créateurs de modèles et ciseleurs.

PETITE CHRONIQUE

VOL. — Le 7 décembre, entre dix heures et minuit, des individus inconnus se sont introduits à l'aide de fausses clés chez Mme Marie Nora, ménagère, 5, rue Batailley, et lui ont volé 2,022 fr. dans un tiroir de son armoire.

VOL D'EFFETS. — Le 4 décembre, entre onze et dix-neuf heures, une malle appartenant à Mlle Loges, et contenant des effets, a été volée dans la cage de l'escalier de la maison portant le numéro 22 de la rue Porte-Dijeaux.

EST-CE UN INFANTICIDE ? — Un fœtus, paraissant avoir trois mois de gestation, a été trouvé vendredi dans le cimetière de la Chartreuse.

INCENDIE. — Dans la nuit de dimanche à lundi, vers deux heures et demie, un incendie s'est déclaré dans une échoppe, 3, rue Antoine-Dupuch, appartenant à M. Pincault, architecte, et occupée par Mme veuve Labaude. La maison a été entièrement détruite. Les pompiers n'ont pu se rendre maîtres du feu que vers quatre heures. Le sinistre paraît dû à des causes accidentelles.

ACCIDENT DE TRAM. — Dimanche, vers six heures et demie, M. Jean-Marcel Ribeaut, soldat à la 18e section de C. A. A., en voulant monter dans un tramway en marche, avenue Thiers, est tombé sur le sol, et l'une des roues de la remorque lui a fracturé le bras. Le blessé a été transporté à l'hôpital Saint-Nicolas.

SERVICE DE LA VACCINE. — Une séance de vaccinations et revaccinations publiques et gratuites aura lieu le jeudi 12 décembre courant, à l'Athénée, 53, rue des Trois-Conils, de 2 heures à 4 heures.

Dans la Banlieue

Talence

Violent incendie

Vendredi 6 courant, vers une heure quarante-cinq de l'après-midi, un violent incendie s'est déclaré dans la fabrique de chaussures appartenant à M. Sébileau-Luzan et Farbos, située rue Emile-Zola; en peu de temps il a pris une extension considérable.

Les pompiers de l'usine de M. Thévenot, appelés, sont aussitôt arrivés sur le lieu de l'incendie et ont commencé à combattre le fléau; ils ont pu préserver les maisons voisines.

De la manufacture de chaussures, il n'est resté que les murs.

Les pompiers de la commune de Talence, sous la direction de M. Bouyé, ont rivalisé de dévouement avec les pompiers de l'usine Thévenot.

Etaient présents : MM. Laborde et Barreau, conseillers municipaux.

Le service d'ordre était dirigé par M. le Commissaire de police.

Les pertes pour les propriétaires de la manufacture s'élèvent à environ 200,000 fr., et environ 75,000 fr. pour M. Faget, propriétaire de l'immeuble.

Théâtres et Concerts

Théâtre-Français

WERTHER — L'AFRICAINE

M. Edmond Clément chantait Werther, dimanche en matinée, et chaque fois qu'il est annoncé dans ce rôle qu'aucun ténor ne chante et ne traduit avec une expression aussi intense, une passion aussi profondément émouvante, il y a salle comble au Théâtre-Français. Une foule de personnes ont dû renoncer à entendre « Werther », les guichets ne pouvant plus délivrer de places. Et le succès de M. Clément, encore une fois, a été triomphal.

Mme Lucy Arbell est venue interpréter le rôle de Charlotte, précédée d'une légende qui la fait la dépositaire des pensées intimes de Massenet sur la façon de comprendre et de présenter le rôle. Nous avons eu bien des Charlottes, que le maître n'avait pas honorées de ses confidences, et que cependant nous préférons à Mme Lucy Arbell.

Mme Lucy Raymond, MM. Caruso, Lapeyre, Fourès, Lambrette ont tenu les autres rôles avec leur compétence accoutumée.

En soirée, Mme Lucyle Panis, après une courte absence de la scène, a fait sa rentrée dans « L'Africaine ». Et naturellement, son retour a été accueilli avec la plus grande satisfaction, car elle est une Sélika d'une séduction extrême et par la voix et par le sentiment dramatique dont elle anime le rôle.

Avec elle, MM. Cazenave, Boulogne, Ferran, Lapeyre, Mlle Lowelly ont été applaudis fréquemment.

Dans les deux représentations, succès très franc pour les danses de Mmes Pierozzi, May, Tenzi et leurs compagnes du corps de ballet.

C. P.

Théâtre-Français - Saison d'opéra

LES PLUS GRANDS ARTISTES

LES PLUS BEAUX GALAS

« MANON ». — Mardi 10 décembre, en soirée de gala hors série, « Manon », avec Edmond Clément, de l'Opéra-Comique, dans son rôle préféré du chevalier des Grieux; Augusta Garcia, de l'Opéra-Comique, l'exquise Manon; Lapeyre, de l'Opéra de Nantes; D. Bédué.

« LES HUGUENOTS ». — Mercredi 11 décembre, « Les Huguenots », avec Cazenave, Boulogne, H. Ferran, Lucyle Panis, Berthe Lowelly.

« LE BARBIER DE SEVILLE ». — Jeudi 12 décembre, matinée de famille (spectacle demandé) : « Le Barbier de Séville », avec Georges Foix, de l'Opéra-Comique; Augusta Garcia, de l'Opéra-Comique; Frantz Caruso, Lapeyre, D. Bédué. — Au 3me acte, Grand Intermède.

« LA TOSCA ». — Jeudi 12 décembre, en soirée, « La Tosca », avec Boulogne, de l'Opéra; Cazenave, de l'Opéra; Madeleine Mathieu, de l'Opéra-Comique.

Le Ballet du « Trouvère », avec Mady Pierozzi.

« WERTHER ». — Vendredi 13 décembre, « Werther », avec Edmond Clément, de l'Opéra-Comique; Alice Daumas de l'Opéra-Comique; F. Caruso, Lucy Raymond.

Le Ballet de « Faust », avec Mady Pierozzi.

« MIGNON ». — Samedi 14 décembre, « Mignon », avec Georges Foix, de l'Opéra-Comique; Berthe Lowelly, de l'Opéra-Comique; Lucy Raymond, du Théâtre de l'Opéra d'Anvers; Lapeyre, de l'Opéra de Nantes; Fourès, etc.

« GUILLAUME TELL ». — Dimanche 15 décembre, en matinée de grand gala, « Guillaume Tell », avec Boulogne, de l'Opéra, dans le rôle de Guillaume Tell; de Lerick, de l'Opéra, dans le rôle d'Arnold; Augusta Garcia, de l'Opéra-Comique; H. Ferran, Lapeyre, Fourès, Jane Dalcia, Davidson.

« CARMEN ». — Dimanche, en soirée, « Carmen », avec Edmond Clément, de l'Opéra-Comique; Alice Daumas, de l'Opéra-Comique; Augusta Garcia, de l'Opéra-Comique.

Location au hall du Théâtre-Français.

Apollo - La Poupée

Lundi 9 et mardi 10 décembre, deux soirées de gala, « La Poupée », le joli opéra-comique, avec Mariette Sully, dans le rôle de la Poupée; F. Caruso, A. Chambon, René Gamy, Paul Darnois, Maurice Laban, Mme Lejeune, Serrano, Marcilly.

Grand Ballet, avec Dina Lorenzi et Marg. Avril, première danseuse travestie.

Cassive à Bordeaux

A partir du mercredi 11 au dimanche 15 décembre inclus, six représentations données par Mlle A. Cassive, la célèbre comédienne du Palais-Royal, et les premiers artistes des théâtres de Paris, sous la direction de l'impresario Charles Baret.

Mercredi 11 et jeudi 12 décembre, l'immense succès du Palais-Royal, « La Présidente », pièce en 3 actes, de MM. Maurice Hennequin et P. Weber. Mlle A. Cassive interprétera le rôle de Gobette qu'elle a créé à Paris.

Vendredi 13 décembre, l'immense succès de fou rire, « Loute », pièce en 4 actes, de M. Pierre Weber. Mlle Cassive interprétera le rôle de Loute qu'elle a créé à Paris.

Samedi 14 décembre, en matinée (la matinée est soirée), le succès des succès : « La Dame de chez Maxim's », pièce en 3 actes, de M. G. Feydeau. Mlle A. Cassive interprétera le rôle de la Môme Crevette qu'elle a créé à Paris.

Trianon-Théâtre

La direction s'excuse auprès des nombreuses personnes qui n'ont pu trouver de place aux représentations de dimanche. « LA BONICHE » sera jouée jusqu'à jeudi, avec une grande matinée de famille ce jour-là.

Vendredi, en gala extraordinaire : « SAMSON », la plus célèbre pièce de H. Bernstein, avec P. Laurel, Demanne, Duplessis, Jane Lobis, Simonne Joubert, etc.

Mardi 17 décembre, à 4 heures de l'après-midi, premier concert, organisé par Mme GELLIBERT-LAMBERT et M. LAMBERT-MOUCHAGUE, avec les meilleurs artistes du moment.

Pour la Noël : « LA FAMILLE BOLERO », pour le jour de l'An : « LA PETITE CHOCOLATIERE » (privilèges exclusifs). — Location rue Franklin.

Scala-Théâtre

« LA REVUE DE LA FEMME ». — Tous les soirs, le plus grand succès de la saison, avec ses décors, ses costumes, ses scènes et ses vedettes : Mme Brémonval, M. Fleury, Mlles Denarber et Arnold, MM. Réval, Mauris, Martin. On loue sans frais à la Scala.

CONFERENCE-CONCERT

par Mme M. Le Goff et M. Jean Schencke

Samedi, à cinq heures, avait lieu, salle Bermond, le premier cours d'Histoire de la Musique et des Musiciens. On apprécia la documentation précise de M. Jean Schencke, qui présenta plusieurs pièces chinoises, hindoues et arabes des premiers âges, reconstituées par lui à l'intention particulière de son public, surpris et charmé de retrouver, sous la mélodie archaïque, une inspiration d'allure très moderne soutenue par de savantes et étranges harmonies. Quelques anecdotes, de curieux détails sur le Japon ou la Chine inconnus aidèrent l'auditoire à pénétrer l'intérêt subtil, nostalgique, des poèmes musicaux qui se nomment « le Miroir brisé », « Fleur de Fumée », joués au piano par M. J. Schencke.

Une « Chanson Tamoul », la danse japonaise de « la Feuille d'Or » furent interprétées avec délicatesse par Mlle Comenge, violoniste, et Mme Magda Le Goff, cantatrice, dont on apprécia par ailleurs le talent de conférencière.

Mentionnons particulièrement un chœur byzantin en mode hypodorien dont la parfaite exécution clôtura cette séance aussi captivante qu'instructive.

SPECTACLES

DU LUNDI 9 DECEMBRE

APOLLO. — A 8 h. 30 : « La Poupée ».
TRIANON. — 8 h. 45 : « La Boniche ».
SCALA. — 8 h. 30 : « La Revue de la Femme ».
ALHAMBRA. — Cinéma, Skating.

Cinéma Etoile-Palace

Du mardi au jeudi : « SEUL », délicieuse comédie dramatique. « L'HEROINE DU COLORADO », son épisode comique, etc., actualités.

Prochainement : GABY DESLYS et SIGNORET dans « BOUCLETTE », le plus gros succès de l'année, sept parties.

Alhambra-Cinéma-Théâtre

A l'écran, programme incomparable; sur la scène, « FIN DE MOIS », comédie.

SPORTS

FOOTBALL RUGBY

MATCHES OFFICIELS

Les sélections

A PARIS

Probables battent Possibles par 18 points à 6.

Le match Possibles-Probables, joué dimanche au Parc des Princes, en présence de 2,000 spectateurs, fut intéressant à suivre, quoique joué par des équipes très mixtes, remaniées au dernier moment.

M. Allan Muhr arbitrait.

Les Probables triomphèrent par 18 points (4 essais : Thierry, Lesieur, Pons, Lamouret; 3 buts : Senmartin) à 6 points (2 essais : Vède, Audinet)

Chez les Possibles, les avants seuls se distinguèrent. Le meilleur du lot fut le Bordelais Mavit. Après lui, Alphand, Audinet, Vèdé sont à signaler.

En résumé, aucune révélation, les joueurs qui se signalèrent étant des joueurs classés.

A TARBES

Probables battent Possibles par 25 points à 0.

Les Probables dominent dès le coup d'envoi et mènent la première mi-temps, se heurtant cependant à une farouche résistance de leurs adversaires, qui, par suite d'absences des titulaires, ne comptent pas moins de huit remplaçants.

Les Probables font cependant montre de supériorité qui ne se traduit pourtant, à la mit-temps, que par l'avantage de 3 points, un seul essai ayant pu être marqué par l'international Gulchemerre.

Les rouges contrôlèrent plus souvent le ball en mêlée, mais ne purent en profiter par l'insuffisance de leurs lignes arrières.

A la reprise, la supériorité des Probables s'accentue; ils dominent nettement et, malgré la courageuse défense adverse, marquent quatre nouveaux essais, dont trois sont transformés, et un drop-goal vient augmenter leur avantage.

Parmi les meilleurs, il faut citer le Stadiste bordelais Rieu, le Sabéciste Beau et le Tarbais Nicolau. Gaillay, Lalanne, Guichemerre, Balansa, Caujolle et Menet se distinguèrent également.

Le terrain lourd et glissant, le temps pluvieux ne favorisèrent pas cette partie, qui fut arbitrée parfaitement par M. Fitte, et qui fut suivie par une affluence considérable, où on remarquait M. le Préfet des Hautes-Pyrénées, L'U. S. F. S. était représentée par M. R.-W. Magnanou.

A TOULOUSE

Probables battent Possibles par 12 points à 0

Dès la première mi-temps, les Possibles se mettent mal en mêlée et fournissent un jeu médiocre. L'arrière Probable Saverne joue remarquablement. Les Possibles sont acculés sur leurs buts.

A la deuxième mi-temps, les Probables dominent. Le jeu est très mouvementé; les Possibles font de louables efforts, mais en vain, jouant sans cohésion.

En somme, belle démonstration de rugby malgré le temps exécrable.

Finalement, les Probables battent les Possibles par 12 points (4 essais : Got, Schlinger, Bret, Vergès) à zéro.

Le « Possibles-Probables » au Stadium

La Commission Centrale de Rugby de l'Union a désigné le terrain du Stadium de Bordeaux (263, boulevard de Talence) pour y faire disputer, le dimanche 22 décembre, l'ultime match de sélection « Possibles » contre « Probables » de toutes les régions, en vue de la formation de l'équipe de France qui matchera contre l'équipe nationale du Pays de Galles, le 1er janvier, à Paris.

MATCHES AMICAUX

A BORDEAUX

Sabécistes battent Dacquois par 6 points à 3.

Les deux équipes dacquoise et bordelaise se présentaient amputées de quelques-uns de leurs meilleurs éléments, sélectionnés pour le match officiel de Tarbes.

A Dax, manquaient 8 ou 10 joueurs premiers, mais quelques remplaçants étaient de taille, le demi d'ouverture Biraben, entre autres. Le Sabec était privé de 6 joueurs, mais bénéficiait de la rentrée d'Hourdebaigt, qui, malgré son long repos (?) forcé, s'est montré comme toujours joueur de grande classe et admirable entraîneur d'hommes.

Il enleva sa ligne d'avants et lui fit mener une première mi-temps à toute allure, où elle rachète de loin dans toutes les autres phases du jeu (touche, mêlée, taconnage, et réussit même, par sa poussée savante, à reprendre souvent le ballon, contrôlé par le pack adverse, avant qu'il ait pu être utilisé par le demi dacquois.

Un seul essai couronna les efforts des blanc et rouge — car les Bordelais avaient dû changer leur maillot les Dacquois jouant en rouge — et cela à cause de la lenteur du demi de mêlée et du manque de cohésion de la division d'attaque bordelaise.

Mais les vaillants avants sabécistes avaient fourni un trop gros effort durant les premières 40 minutes — l'arbitre ayant laissé durer la mi-temps sept minutes de trop — et les Dacquois en profitèrent, à la reprise, pour utiliser leurs lignes arrières, supérieures en attaque. Un essai tout fait, pourrait-on dire, fut manqué par la faute du marqueur, le très rapide Péducasse, qui poussa son sprint jusqu'en « ballon mort »...

L'ailier bordelais Nachat ayant pu plonger, à la suite d'une mêlée favorable, dans les buts dacquois les Landais répliquèrent par un essai et la victoire resta finalement aux Sabécistes par 6 points (2 essais) à 3 points (1 essai). C'est été le match nul sans l'erreur de Péducasse et le résultat eût été logique, car si les Landais se montrèrent supérieurs dans leur division d'attaque, les avants bordelais jouèrent une des meilleures parties de la saison. Il serait très intéressant de revoir les deux lignes au complet.

En résumé, match joué à une vitesse remarquable et avec une rude ardeur tant en attaque qu'en défense, où l'arrière dacquois se fit remarquer avec le demi d'ouverture Biraben et les trois quarts, l'ailier gauche en particulier, et du côté de Bordeaux, Hourdebaigt, l'âme de l'équipe, Sabathé, Blondat, Bonnet, Villeneuve et Nazarico, à court de forme, évidemment.

Ce fut pour les deux teams un entraînement qui doit leur être précieux pour leurs prochaines rencontres officielles.

Il sera intéressant de lire dans « Sports » les impressions, bien personnelles, du fameux Timothée sur cette partie menée en « quatrième accélérée ».

Stadistes battent Biarrots par 15 points à 0.

Assistance nombreuse au Bouscat, dimanche, pour la rencontre Stade-Biarritz.

Victoire bien nette du Stade, qui a dominé pendant presque toute la partie, sauf trois incursions de Biarritz, qui ne poussa jamais à fond.

Deux essais dans la première mi-temps, trois dans la deuxième, successivement marqués par Pazinot, Larrouy, Monier, Larrouy et Gassies.

Supériorité du Stade dans toutes ses lignes. Ligne d'avants très en progrès, allant bien au ballon, se repliant sur les demis; talonnage assez bon. Touches bien jouées. Tous les avants sont à féliciter en bloc, et, en première ligne, les deux nouveaux venus : le Perpignanais Paillise et le lieutenant Gassies.

Le demi de mêlée, nouveau à ce poste, plein d'ardeur, de bras, mais a encore beaucoup à apprendre.

Erbm fut, comme toujours très adroit.

Les trois-quarts, assez bons, chargent trop en biais. Soulan se montra adroit et puissant.

L'arrière Papion, très bon sur le ballon, ne put être jugé sur l'homme.

Les Biarrots sont surtout bons en avants, mais ils jouent trop l'obstruction. Le demi d'ouverture fut la clef de l'équipe, les trois-quarts manquent de vitesse, et l'arrière fut convenable.

L'équipe basque s'était déplacée au complet, tandis que manquaient au Stade : Rieu, Candau, Gary, Caujolle et Martin; mais il faut reconnaître que les nouveaux venus dans l'équipe furent des remplaçants de marque. Arbitrage large de M. Jany.

AUTRES RESULTATS

A PARIS. — Au Polo de Bagatelle, le C. G. E. (mixte) bat le C. A. S. G. (A.) par 6 points (1 essai : Fothoux) à zéro.

AU STADIUM. — Muguets du Lycée de Bordeaux battent Stade Bordelais (3) par 10 points (2 essais, 1 drop-goal) à zéro, en 25 minutes de jeu.

A PAU. — A la Croix du Prince, la Section Paloise a battu le Boucau-Stade par 6 points (2 essais) à zéro.

A ROCHEFORT. — S. A. Rochefortais bat Cercle Athlétique Bordelais par 41 points (9 essais, 3 buts, 2 drop-goals) à zéro. A noter que Proust, touché, dut quitter le terrain dès le début.

A PERIGUEUX. — C. A. P. C. C. P. O. (1) bat Saint-Junien (1) par 16 points (3 essais, 2 buts, 1 but sur coup franc) à 0.

FOOTBALL ASSOCIATION

MATCHES OFFICIELS

A BORDEAUX

La Coupe de la Côte d'Argent

A BENAUGE-PARK. — Stade Bordelais bat Sporting-Club de la Bastidienne par 2 buts à zéro.

Magnifique résistance des Bastidiens, qui obligèrent le Stade — handicapé par l'absence de cinq titulaires à s'employer à fond pour triompher.

AU STADIUM. — Sport Athlétique Bordeaux Etudiants-Club bat Association sportive des Chemins de fer du Midi par 10 buts à zéro.

Supériorité des rouges dans toutes leurs lignes, comme l'indique le résultat.

MATCHES INTERNATIONAUX

A PARIS

Belges battent Unionistes par 2 buts à 1

Ce match, qui s'est joué sur le terrain de la légion Saint-Michel, fut très disputé. La sélection belge a battu Paris (U. S. F. S. A.) par 2 buts à 1.

A MONT-DE-MARSAN

Les Canadiens battent le District de Bordeaux par 4 buts à 2

Devant une très nombreuse assistance s'est disputé à Mont-de-Marsan, sous la présidence de M. le Préfet des Landes, le match sensationnel District de Bordeaux (L. M. F. A.) contre la sélection de l'armée canadienne du Sud-Ouest.

La partie fut menée très vivement